

CHEZ LE PROFESSEUR YANG ZHENDUO, A TAIYUAN EN CHINE



Avec le maître Yang Zhenduo et quelques-uns de ses élèves en 1989

Avant de découvrir la Quanyou laojia, j'avais déjà pratiqué le style Yang de taiji quan pendant une dizaine d'années avec pour premiers professeurs Wang Weiguo 王卫国 puis Huang Tianxiong 黄天雄 qui enseignaient tous deux à Paris. Vers la fin des années 1980, j'eus l'occasion de participer à un stage du maître Yang Zhenduo 杨振铎 organisé par James Kou, grand vulgarisateur du style Yang en France. À l'époque, je délaissais progressivement la lutte chinoise et la boxe Shaolin, pratiquées avec Yuan Zumou 袁祖谋 et Huang Tianxiong, pour me recentrer sur le taiji quan et ne rêvais que d'une chose, retourner en Chine pour étudier cet art à sa source...

Où je me retrouve dans une réunion du 3^e âge

Mon bagage était donc celui d'un passionné d'arts martiaux et, en arrivant dans ce séminaire dirigé par le maître Yang Zhenduo, je fus surpris de me retrouver dans une ambiance inhabituelle, une sorte de réunion du 3^e âge avec des participants particulièrement organisés pour les fréquentes périodes de repos qui punctuaient les pratiques. Ainsi, par exemple, je me souviens d'une dame qui s'était équipée d'une confortable chaise pliante dans laquelle elle se vautrait aussitôt que maître Yang donnait le signal de la récréation! Ce dernier se distinguait alors par son caractère imperturbable et une conscience professionnelle qui m'impressionna. Je ne sais ce qu'il pensa alors de la mollesse des pratiquants français, mais il ne ménagea pas sa peine, expliquant sans relâche la mécanique des mouvements alors qu'il n'y avait que... James Kou et moi-même pour comprendre ce qu'il racontait!

Cette anecdote peut prêter à sourire mais il reste que je n'ai rencontré aucun autre expert chinois manifestant un tel respect de ses élèves. L'enseignement qu'il prodigua à notre piteuse troupe était en tout point identique à celui qu'il donnait à ses compatriotes comme je devais le constater quelque temps plus tard. Bref, il ne manquait qu'un traducteur, rôle que je dus bientôt jouer pour faire plaisir aux élèves les plus motivés. Toutefois, ce ne fut pas lors des cours collectifs que je fis vraiment connaissance avec notre instructeur qui restait constamment sur sa réserve...

Je ressemble à un Moscovite

Tous les matins, à l'aube, maître Yang et son épouse faisaient une petite promenade au cours de laquelle ils avaient inmanquablement l'occasion de me voir gesticuler au milieu de la cour. De même, lors des pauses, il n'y avait guère que votre serviteur pour profiter de ce précieux temps de pratique personnelle. Cela dut compter lorsque, le dernier jour, j'allai le trouver pour lui demander s'il y avait moyen de poursuivre mon apprentissage en Chine.

« C'est possible, me répondit-il. Tu sais parler chinois et en plus tu as envie d'apprendre, ça se voit ». Et c'est ainsi, qu'après un échange de courrier, je pris l'avion en 1989, quelques mois après les événements de la place Tiananmen, pour rejoindre mon nouveau mentor à Taiyuan 太原, la capitale de la province du Shanxi 山西, une grosse ville industrielle dont le seul intérêt à mes yeux résidait dans les « spécialités » martiales locales : le style Yang, bien sûr, mais aussi les « poings enchaînés du clan Yue » (*yueshi lianquan* 岳氏连拳 ainsi que la canne de combat (*biangan* 鞭杆).

Je passerai rapidement sur le voyage avec deux anecdotes. D'abord celle de ce chauffeur de taxi qui, voyant ma dégainé, m'avait tout d'abord pris pour un Moscovite et, ayant finalement réalisé que je n'étais qu'un sympathique compatriote du général de Gaulle, m'annonça qu'il renonçait à m'arnaquer. Les amitiés russo-chinoises vous connaissez ? Amusante également fut ma rencontre dans le train avec les deux militaires suspicieux qui partagèrent mon compartiment « couchettes molles ». L'un d'eux s'obstina curieusement à me répéter qu'un étranger ne pouvait pas apprendre à parler le chinois ce que je contestais pourtant dans sa propre langue. Un vrai dialogue de sourd !

Véronique et Davina, version chinoise

En arrivant à Taiyuan, je filai au domicile de Yang alors que celui-ci... m'attendait à la gare ! Il ne fut pas très content, d'autant plus que je multipliais les gaffes. Ainsi, quelques jours plus tard, j'endommageai par maladresse le précieux appareil photo nippon qu'il m'avait obligeamment prêté. Tout cela ne l'empêcha pas de me témoigner la plus grande courtoisie en m'invitant chaque jour à déjeuner à sa table et en m'organisant un programme digne d'un disciple de l'école Yang : entraînement à l'aube dans un parc et, l'après-midi, autre leçon particulière dans la cour de son domicile. Installé dans l'hôtel Yingze 迎泽兵官, je découvris que je dînerai la plupart du temps seul dans une grande salle, surveillé étroitement par une cohorte de serveurs nonchalants. Le lendemain, je me levai gaillardement vers cinq heures du matin pour m'apercevoir, à peine franchi le seuil de l'établissement, que mon idée d'un séjour en plein hiver n'était pas la plus brillante que j'avais eu. Le taiji quan en extérieur par moins 10, c'est loin d'être idéal...

Avec un brouillard qui disputait son opacité à la nuit, la recherche de la pagode où nous devions nous retrouver s'annonçait difficile. D'autant plus qu'en arrivant sur place, je constatai avec étonnement que la porte principale du parc était close. Après avoir longé quelque temps l'enceinte, je tombai finalement sur une grille entrouverte par laquelle je me résignai à me faufiler. Quelques ombres s'agitant doucement autour de moi attestèrent que j'avais trouvé le passage des habitués, ces enthousiastes du taiji quan et du qigong prêts, tout comme moi, à braver un froid glacial pour progresser dans la Voie.

Après avoir erré dans ce parc immense, je tombai finalement par hasard sur mon pagodon, attiré par une musique incongrue. Parvenu sur la terrasse d'où s'échappait le rythme disco qui avait piqué ma curiosité, je vis apparaître en même temps les toits recourbés de la tour et une troupe hétéroclite de femmes plus ou moins jeunes se dandinant en cadence. Perdus au milieu d'elles, je remarquai quelques vieillards alertes et même un militaire en uniforme. Maître Yang, complètement indifférent à ce spectacle surprenant, me guettait avec impatience. J'arrivai en retard à mon premier cours. Groupes !



Pour m'occuper dans ma chambre d'hôtel, je dessinais les leçons du jour...

Les enchaînements s'enchaînent

Que dire des leçons que je reçus durant ce séjour et les suivants ? L'enchaînement, encore l'enchaînement, toujours l'enchaînement... Ou plutôt devrais-je dire les enchaînements car à l'époque il fallait encore s'exercer à d'autres chorégraphies dites « de compétition », celle officielle alors en Chine pour le style Yang et une autre spécifique à l'association du maître¹. La seule chose qui rompait la monotonie des cours du matin était le décor, car le maître, qui ne tenait pas à être souvent vu avec un élève étranger, me faisait changer chaque jour de parc. Très discret, il ne me présenta qu'à un groupe d'élèves avancés me demandant de ne pas prendre part aux entraînements publics qu'il dirigeait tous les dimanches à l'ombre du pagodon du parc Yingze. Je notais tout, faisant le soir venu de petits dessins pour m'occuper dans ma chambre d'hôtel. Lors de nos déjeuners, maître Yang subissait avec patience le flot de questions que je lui adressais : En dehors de l'enchaînement, quels sont les exercices fondamentaux ? Comment passer de la pratique lente à la pratique rapide ? Comment développer la pratique martiale ? Etc.



Le cours public gratuit donné chaque dimanche matin par le maître Yang attirait la foule

J'obtenais bien sûr quelques informations que, du reste, tous les initiés connaissent : Les exercices fondamentaux sont constitués par des postures immobiles telles que « jouer du pipa », pour se renforcer physiquement on manie une perche en solo ou avec un partenaire, et ainsi de suite... Pour ce qui est de la pratique rapide, le maître me répétait : « *Le style Yang ne comporte qu'un seul enchaînement. Il n'y a pas de style rapide, ceux qui veulent pratiquer rapidement n'ont qu'à faire de la boxe longue (chang quan 长拳)* »...

L'exercice le plus important est évidemment la forme des 103 mouvements qu'il faudrait, selon maître Yang, pratiquer au minimum trois fois par jour. Le *gongfu* 功夫 (l'habileté) résulte de l'approfondissement de cet enchaînement qui demande 45 minutes pour une seule exécution. Les applications martiales découlent des mouvements de la forme mais nécessite pour être mises en œuvre le développement d'une capacité à faire jaillir le *jing* 劲 ou « force-énergie ». En résumé, le taiji Yang c'est l'enchaînement et vice-versa. Toutefois, le maître insistait particulièrement sur la façon d'exécuter celui-ci avec une certaine résistance musculaire notamment au niveau des jambes lors des transferts du poids du corps et une recherche de pesanteur dans les membres supérieurs, cette sensation du *jing* qui constituait selon lui le grand secret de sa pratique. Pas le *qi* 气 (souffle), dont il ne parlait jamais et qu'il laissait aux adeptes du qigong, mais bien le *jing* sans lequel le pratiquant est « vide » (*kong* 空) et donne l'impression de flotter...

1 Au cours de mon apprentissage à Taiyuan, j'ai emmagasiné les formes des 103 mouvements et 49 mouvements, l'enchaînement officiel de compétition pour le style Yang, l'épée, le sabre, les « poussées des mains »... et pris 5 kilos grâce à la succulente cuisine de madame Yang!

2 Pratiquée assimilée à la boxe Shaolin.

Où je me bats contre des épiluchures

L'après-midi, je m'exerçais à la danse de l'épée du taiji dans la cour de l'immeuble où résidaient les Yang qui ressemblait à ces H.L.M. en briques rouges construits sur la petite ceinture parisienne. Toujours engoncé dans ma tenue « moscovite », malgré une température plus douce, je maniais mon arme sous le regard critique d'une vieille dame qui tricotait assise sur un petit tabouret. De temps à autre, celle-ci faisait un commentaire à voix haute et je ne fus pas peu fier à la fin de mon séjour lorsqu'elle me gratifia d'un compliment. Je n'eus aucun combat à mener si ce n'est contre le pompon qui était attaché par un long cordon au pommeau de mon épée chinoise _ colifichet qui avait la fâcheuse tendance à s'enrouler autour de mon poignet _ et les tas d'épiluchures que les voisins balançaient par les fenêtres sans égard pour l'honorable étudiant étranger du professeur Yang. En fait, je n'impressionnais personne, pas même ces gamins hilares qui, avec une régularité exaspérante, revenaient me tourner autour en singeant mes postures jusqu'à ce que le maître les chasse à nouveau.



Avec le maître sous la photo de l'imposant Yang Chengfu

À part les entraînements, je n'eus guère de distractions au cours de ce premier séjour si ce n'est quelques visites touristiques pour lesquelles maître Yang me fit l'honneur d'être mon guide _ le temple Jinci 晋祠 et son admirable ensemble de statues du XIe siècle : Suivantes et soubrettes de la Sainte-Mère (Sheng Mu 圣母) dont les attitudes charmantes empreintes de réserve sont une illustration de la véritable féminité _ et surtout les festins préparés par Madame Yang qui s'ingéniait à me mitonner chaque jour de nouveaux petits plats tout en me resservant ceux que j'avais particulièrement appréciés la veille. Le tout généreusement arrosé par ces formidables alcools que sont le *fenjiu* 汾酒 et le *zhuyeqing* 竹叶青... À ce régime, je gagnais plusieurs kilos, ce qui était certainement bon signe vu la corpulence de Yang Chengfu 杨澄甫, le père du maître Yang auquel on doit la codification du style Yang³...

Les dimanches matins, je retournais au parc Yingze où j'observais, sans y participer, le cours public gratuit que mon professeur donnait à plus d'une centaine de pratiquants. Après deux répétitions de la forme Yang, il se postait bien en vue tout en haut des marches conduisant à la terrasse pour détailler une posture dans un silence quasi religieux. De nombreux élèves, intrigués par ma présence, m'adressaient la parole pour m'expliquer les bénéfiques du taiji quan et vanter la valeur de leur instructeur. Lorsque, à la fin d'un autre séjour, ce dernier me proposa de leur faire une petite démonstration, on imagine leur surprise...

3 Yang Chengfu pesait en effet plus de 130 kilos vers la fin de sa vie.



Une démo devant les élèves ébahis de maître Yang (photo prise par Yang Jun)

À la fin de mon premier séjour, je faillis ne pas pouvoir prendre le train et rater l'avion du retour. Ce fut le sketch du gars qui, pour acheter son billet dans la gare d'un pays transformé en labyrinthe kafkaïen, se rend au guichet n° 7, réservé en théorie aux hôtes étrangers, et s'entend dire qu'il doit s'adresser au guichet n° 12 où on lui dit que ce n'est pas là, mais au n° 7 qu'il doit aller et ainsi de suite comme dans une infernale partie de ping-pong. Si un jeune militaire chargé de la surveillance ne m'avait pas pris en pitié et palabré longuement avec les uns et les autres pour résoudre mon problème, j'y serais encore !

Petit Yuan et Petit Yang

Au cours des deux séjours qui suivirent cette expérience hivernale, je serais certainement mort d'ennui à Taiyuan _ qui n'est pas une ville plus attrayante sous le soleil que sous la neige _ si je n'avais eu la chance de rencontrer « Petit Yuan » 小袁 et de pratiquer quotidiennement les « poussées des mains » (*tui shou* 推手) avec Yang Jun 杨军, petit-fils et dauphin du maître Yang. Le premier me tomba dessus par une belle journée d'été alors que je déambulais dans une artère commerçante. Il sauta littéralement de sa bicyclette pour s'accrocher à moi comme un désespéré, m'assaillant de questions en anglais. Cet hurluberlu était tellement sympathique que j'acceptai sans hésiter son invitation à déjeuner chez lui, cela au grand émoi de sa famille. Son grand-père, qui visiblement n'appréciait pas qu'un « diable étranger » (*yangguizi* 洋鬼子) pénètre sous son toit, refusa obstinément, cette fois-ci comme les autres, de sortir de sa chambre pour me rencontrer. Beaucoup moins sauvage était sa grande sœur, une jeune femme avenante qui, me croira-t-on?, avait les yeux verts!

Avec mon nouveau copain, je passais des moments passionnants à mesurer l'abîme qui sépare la vision que les Chinois ont de l'Europe et la réalité. Petit Yuan n'arrivait pas à comprendre mon intérêt pour le taiji quan, lui qui ne rêvait que de l'Occident, apprenait en autodidacte l'anglais ainsi que l'allemand et devait bientôt se convertir au protestantisme. La seule chose qui semblait chinoise chez lui, c'était sa passion pour le *weiqi* 围棋, le jeu de go.

D'une certaine façon, Yang Jun ressemblait à petit Yuan. On sentait que celui-ci s'envolerait pour le rêve américain dès qu'il en aurait l'occasion. Pour l'heure, il me prodiguait chaque

jour ses conseils pour la pratique libre du *tuishou* ou *santui* 散推. Par exemple, comment tirer, balancer un coup d'épaule bien appuyé ou encore neutraliser telle poussée en abaissant le poids du corps... Notre pratique était courtoise suivant les règles alors en vigueur dans l'école qui étaient : ne pas saisir plus de deux secondes, ne pas attaquer les articulations (*lie* 捌), n'employer les coudes qu'en poussée, interposer la main entre l'épaule et le partenaire en cas de coup porté avec celle-ci, etc. Je m'étonnais toutefois qu'il ne puisse me projeter à dix mètres avec son petit doigt ou me paralyser d'une simple pression de la paume. N'était-il pas le descendant direct du légendaire Yang Luchan 杨露禅? En fait, je fus un peu déçu. Je ne trouvais pas cette dimension martiale que je recherchais et faisais le même constat à chaque fois que je rencontrais un élément de valeur de l'école de Yang Zhenduo. Je ne dis pas ici que ces pratiquants n'étaient pas talentueux. Ils étaient aussi bons qu'on puisse l'être dans le cadre de leur pratique et n'avaient rien à envier aux représentants des autres styles de taiji quan. Il n'empêche que je n'étais pas satisfait...



La photo du siècle avec « Petit Yuan »

Juste quelqu'un de bien

Le maître Yang Zhenduo tout comme son héritier, n'ont jamais prétendu devant moi que leur pratique confère une quelconque efficacité martiale ou encore la maîtrise de l'énergie. Pour maître Yang, il s'agit d'une forme de culture corporelle profondément enracinée dans la civilisation chinoise qui constitue son héritage familial. Yang Chengfu (1883-1936), le grand ancêtre, fut un acteur majeur du renouveau de la culture physique traditionnelle et de la propagation du taiji quan en Chine. Il a ouvert une voie que ses descendants ont élargie et que d'innombrables adeptes suivent aujourd'hui dans le monde. J'eus la confirmation de cette orientation l'année suivante en assistant à une compétition des « sports traditionnels d'entretien de la santé » organisée par l'Institut de médecine chinoise de Taiyuan. Rien ne manqua à cette rencontre : Défilés des équipes au pas cadencé, slogans, discours interminables, lâchers de pigeons et de ballons _ rouges, bien sûr _ le tout dans un stade minable dont la pelouse grillée par le soleil avait grand besoin d'être entretenue!

C'est le grand mérite du Yang Zhenduo que j'ai connu entre 1989 et 1991, d'avoir toujours transmis son savoir avec simplicité sans chercher à s'enrichir. À ce titre, il me laissa toujours libre de décider du montant du dédommagement pour ses cours particuliers et ne discuta jamais d'argent avec moi. Et cela, sans renoncer un seul instant à ses obligations d'enseignant... Un jour, il m'encouragea à appeler son épouse *shima* 师妈 (littéralement « maître-mère »), me signifiant ainsi qu'il était disposé à me considérer comme une sorte de

disciple. Mais, en ce qui me concerne, une certaine insatisfaction ainsi qu'un manque certain d'ambition m'amènèrent à délaissier son enseignement prestigieux pour une pratique méconnue découverte entre-temps à Shanghai, la Quanyou laojia du maître Wang Bo, mais ceci est une autre histoire... Voilà plus de vingt ans que je n'ai revu « professeur Yang » (*Yang laoshi* 杨老师), comme il tenait lui-même à être appelé. Je n'ai rien oublié de son enseignement qui constitue toujours à mes yeux une des meilleures introductions à la pratique du Taiji quan.

Avec la distance, tout apparaît plus clairement. À Taiyuan, j'eus la chance de côtoyer un homme de bien, une véritable incarnation de cette Chine nouvelle idéalisée par les films de propagande de Joris Ivens. Un patriote conscient de ses responsabilités qui se comportait avec ses étudiants occidentaux comme le représentant officiel d'un État avec des ambassadeurs étrangers. Que ce très grand maître reçoive ici l'expression de ma profonde gratitude.

José Carmona



Le maître Yang Zhenduo avec l'auteur (Taiyuan, 1990)

www.shenjiying.com